



Lidil

Revue de linguistique et de didactique des langues

53 | 2016

Phraséologie et genres de discours

Pierre-Louis Patoine, *Corps/texte. Pour une théorie de la lecture empathique.* Cooper, Danielewski, Frey, Palahniuk

Lyon, ENS Éditions, coll. « Signes », 2015, 280 p.

Jean-François Vernay



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lidil/4012>

DOI : 10.4000/lidil.4012

ISSN : 1960-6052

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2016

Pagination : 206-209

ISBN : 978-2-84310-326-1

ISSN : 1146-6480

Référence électronique

Jean-François Vernay, « Pierre-Louis Patoine, *Corps/texte. Pour une théorie de la lecture empathique.* Cooper, Danielewski, Frey, Palahniuk », *Lidil* [En ligne], 53 | 2016, mis en ligne le 01 janvier 2017, consulté le 31 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lidil/4012> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lidil.4012>

Notes de lecture

Pierre-Louis Patoine, *Corps/texte. Pour une théorie de la lecture empathique*. Cooper, Danielewski, Frey, Palahniuk, Lyon, ENS Éditions, coll. « Signes », 2015, 280 p.

Suite à la valorisation des émotions qui s'appuie notamment sur les thèses neuroscientifiques d'Antonio Damasio, il a fallu attendre près de deux décennies afin que de nouvelles approches didactiques soient pensées pour intégrer cette révolution. Depuis 2013, du côté de la didactique française, on compte l'approche psycholittéraire que j'évoque dans *Plaidoyer pour un renouveau de l'émotion en littérature* (Paris, Complixités, 2013), l'investigation philosophique de Jean-Marie Shaeffer dans *L'expérience esthétique* (Paris, Gallimard, 2015) et la récente monographie de Pierre-Louis Patoine, *Corps/texte. Pour une théorie de la lecture empathique*. Cooper, Danielewski, Frey, Palahniuk (Lyon, ENS Éditions, 2015), un ouvrage qui alterne théorie et pratique au travers des œuvres de quatre auteurs de la littérature américaine contemporaine : Denis Cooper (né en 1953), Mark Danielewski (né en 1966), James Frey (né en 1969) et Chuck Palahniuk (né en 1962).

Pierre-Louis Patoine pose à nouveaux frais la question de la réception littéraire en faisant la part belle au somatique dans l'interprétation des œuvres de fiction, lecture qui stimulerait des sensations somesthésiques (tactiles, viscérales musculaires), fussent-elles extéroceptives, proprioceptives ou nociceptives. Pour reprendre ses propos, « le paradigme de la cognition incarnée nous invite à réévaluer les approches logocentrées de la communication et de la signification » (p. 10). Il revient à cet américaniste d'avoir théorisé la lecture empathique qu'il définit comme « un ensemble de modes de lecture caractérisés par l'implication corporelle plus ou moins intense du lecteur dans la fiction littéraire » (p. 12). Aussi existerait-il une version faible pensée comme l'état embryonnaire de la version forte qui désignerait « une lecture caractérisée par l'expérience consciente d'une sensation somesthésique », sinon « une forme d'interprétation très élaborée, demandant une attitude et des compétences particulières pour développer le texte littéraire avec une force sensuelle et imaginaire hors du commun » (p. 21-22).

S'inaugure alors une nouvelle approche du geste lectoral qui se conçoit désormais comme une pratique incarnée renforçant le sentiment d'un lien quasi naturel entre la fiction et la capacité d'empathie.

En consacrant le troisième chapitre à cette émotion, Patoine s'accorde avec Serge Tisseron pour concevoir l'empathie en aspects, degrés, voire en stades : un véritable « feuilleté de concepts¹ » qui divise les chercheurs de tous bords pour deux raisons essentielles. D'une part, la frontière entre cette émotion et d'autres notions comme la compassion ou la sympathie (qui dans ce contexte précis est à prendre au sens étymologique du terme : en grec, *sumpatheia* signifie la compassion), l'adoption du point de vue d'autrui, ainsi que la contagion émotionnelle est très ténue. Le chercheur en profite donc pour donner une définition à contrario de l'empathie au regard de concepts voisins, auquel il aurait pu ajouter la théorie de l'esprit. D'autre part, chaque discipline envisage et circonscrit l'empathie à travers son propre prisme, ce qui conduit à une pluralité d'acceptions au sein desquelles chaque discipline met l'accent sur ses propres enjeux. Pour l'auteur, la notion d'empathie s'envisage en termes plus physiologistes, à savoir « un rapport sensori-moteur, fusionnel et mimétique aux objets du monde et à autrui, un rapport qui se distingue de la sympathie et de l'identification » (p. 99-100). Et ce chercheur de soutenir que « le rapport empathique est allocentrique : en permettant de s'approprier l'état émotionnel du personnage, il nous fait vivre une émotion étrangère » (p. 84).

Corps/texte fourmille de concepts neuroscientifiques et propose une nouvelle grille d'analyse littéraire, fort pertinente pour certaines œuvres de fictions comme celles qui sont offertes à l'étude. L'ouvrage s'achève sur une typologie de la lecture empathique perçue tout à tour comme un phénomène empirique, comme technique et projet, puis comme outil et moteur physicaliste d'un pan singulier de la littérature américaine.

Alors que la valorisation de l'émotion pourrait être un remède efficace contre « la crise déclarée de l'enseignement de la littérature² », permettant ainsi de tirer le meilleur bénéfice de l'expérience pédagogique et d'insuffler un dynamisme nouveau pour nourrir la passion de l'enseignement des lettres, il est difficile d'imaginer que cette monographie,

1. S. Tisseron, *Le jour où mon robot m'aimera*, Paris, Albin Michel, 2015, p. 23.

2. J. David, « Chloroforme et signification : pourquoi la littérature est-elle si soporifique à l'école ? », dans A. Rodriguez & R. Baroni (dir.), « Les passions en littérature. De la théorie à l'enseignement », *Études de Lettres*, n° 295, 2014, p. 19.

pour captivante qu'elle soit, contribue à « repassionner » l'enseignement de la littérature puisque ce type d'approche vise pour l'essentiel à évaluer les effets physiologiques du geste lectoral de manière érudite et analytique, sans pour autant stimuler le plaisir de la lecture ou celui de l'enseignement des lettres.

Jean-François Vernay

Essayiste et chercheur en littérature

Philippe Blanchet, *Discriminations : combattre la glottophobie*, Éd. Textuel, 2016, 191 p.

L'ouvrage de Philippe Blanchet paru chez Textuel est fidèle à son titre qui combine une notion comprise de toutes et tous « discriminations » avec un néologisme qui intrigue « glottophobie ». C'est quoi, cette bête ? En fait, rien de plus clair : ce terme, clin d'œil sans doute à la « glottophagie » de Louis-Jean Calvet, dans le sous-titre de son célèbre *Linguistique et colonialisme*, désigne les exclusions ou discriminations linguistiques, autrement dit le processus qui consiste à exclure ou stigmatiser quelqu'un-e pour des raisons linguistiques. Celles-ci peuvent aussi bien être la pratique d'une langue peu valorisée (patois, dialecte, créole, etc.) que la pratique régionale ou marquée socialement d'une langue commune, par les phénomènes d'accent, de prononciation, de prosodie, etc.

L'auteur part en guerre contre ces rejets linguistiques, dont nous sommes souvent l'objet ou le sujet, ou les deux à la fois : il explique comment chacun-e de nous a une anecdote à ajouter à sa collecte, dès qu'on comprend qu'il s'agit de dire les fois où on a été mis à l'écart pour une raison de « parler ». Outre les témoignages, il s'attache aussi à démonter le mécanisme politique qui a construit le mythe d'une langue une et unique, hors de laquelle tout usage serait déviant : « le but (était) de construire une variété standard la plus homogène possible » (p. 38). Et il montre surtout comment cette construction, image de la société dont elle émane et devenue prescriptive, a servi des enjeux de pouvoirs et de domination sociale. Car rejeter un usage linguistique revient à rejeter ses locuteurs : c'est ainsi que naissent les discriminations.

Éminemment pédagogique, porté par un humanisme revendiqué, cet ouvrage se veut à la fois érudit et abordable. Il s'inscrit dans le